Corruption des travailleurs et éducation dans les sociétés commerciales selon Adam Smith

Benoît Walraevens

▶ **To cite this version:**

Benoît Walraevens. Corruption des travailleurs et éducation dans les sociétés commerciales selon Adam Smith. Cahiers d'Economie Politique = Papers in political economy, 2011, 60, pp.11-44. halshs-00762001

HAL Id: halshs-00762001
https://shs.hal.science/halshs-00762001

Submitted on 6 Dec 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Corruption des travailleurs et éducation dans les sociétés commerciales selon Adam Smith[1]

Benoît Walraevens[2]

Résumé : Cet article vise à démontrer la richesse et l'originalité de l'analyse par Smith des effets déshumanisants de la division du travail. Nous soulignons tout d'abord comment Smith se réapproprie les débats de l'humanisme civique sur la corruption du caractère des individus dans les sociétés commerciales et les enrichit à travers sa propre théorie éthique. La corruption des travailleurs signifie pour lui une perte des quatre vertus cardinales (prudence, bienfaisance, maitrise de soi et justice) et un affaiblissement de la capacité à sympathiser. Nous réinterprétons dès lors ses recommandations en matière d'éducation publique pour en montrer la dimension civique et morale.

Abstract : This article aims to show the originality and the richness of Smith's analysis of the dehumanizing effects of the division of labour. First, I find out the origin of his analysis in the debates of civic humanism on the corruption of people's character in commercial societies. Then I show that Smith presents a specific and broader concept of corruption based on his own ethical theory. To be more precise, the corruption of workers must be seen as a loss of the four cardinal virtues (prudence, justice, beneficence, and self-command) and as a weakening of their capacity to sympathize with others. Consequently, public education is supported by Smith on the ground that it fosters people's civic and moral sentiments.

Mots-clés : Smith, division du travail, corruption, vertu, éducation
Keywords : Smith, division of labour, corruption, virtue, education
Classification JEL : B12

La problématique de la *Richesse des Nations*[3] est posée dès les premières lignes de l'ouvrage. Il y est énoncé que parmi les nations « sauvages de chasseurs et de pêcheurs » tout individu en condition de travailler est employé à un travail productif et tente de pourvoir autant que faire se peut aux nécessités et aux commodités de la vie de lui et de ses proches. Néanmoins, Smith précise immédiatement que ces nations vivent dans une telle indigence que « par pur dénuement, elles sont souvent réduites…à la nécessité tantôt de détruire directement leurs enfants, leurs vieillards, et ceux qui sont affligés de maladies languissantes, et tantôt de les laisser périr de faim, ou être dévorés par les bêtes sauvages » (*WN, introduction and plan of the work ;* trad p. 2). Dans les nations commerciales, « policées et florissantes », au

[1] Je tiens à remercier les deux referees pour leurs remarques et suggestions qui ont permis d'améliorer considérablement ce texte.
[2] PHARE (Pôle d'histoire de l'analyse et des représentations économiques), Université Paris I Panthéon Sorbonne, Maison des Sciences Economiques, 106-112 boulevard de l'hôpital, 75013 Paris. E-mail : benoit.walraevens@gmail.com.
[3] *RN* par la suite.

contraire, une part non négligeable de la population ne travaille pas mais les individus vivent dans une opulence générale qui s'étend à tous les rangs de la société, bien que de manière très inégalitaire (Hont & Ignatieff, 1983). Malgré tout le plus humble des ouvriers se trouve plus aisément pourvu en nécessités et commodités de la vie que le plus riche des sauvages (ibid)[4]. Le monde du besoin s'est transformé en monde d'abondance. Le problème est alors d'expliquer comment résoudre cet apparent paradoxe. C'est précisément l'objet du livre I de la *RN*. La contribution fameuse de Smith à cette question tourne principalement autour de son plaidoyer pour la division du travail (*WN,I.i.11,* trad p.14). Parmi les économistes, nombreux sont ceux qui ont en tête ces paragraphes du premier chapitre du livre I dans lequel il offre une prise en compte détaillée de la dimension économique de la division du travail. Il y est expliqué que la productivité des travailleurs est décuplée en raison de l'économie de temps, de l'augmentation de la dextérité et de l'invention de machines issues de la spécialisation. Et pourtant, alors qu'il semble bien que l'extension de la division du travail soit la source première de l'amélioration du bien-être de l'ensemble des membres de la société, la lecture du livre V de la *RN* rend cette conclusion hautement improbable. A sa lecture, c'est comme si la croissance de la richesse nationale devait nécessairement impliquer le sacrifice du caractère des individus. Les mêmes causes qui promouvaient le progrès des arts tendent maintenant à ruiner l'esprit du travailleur, comme en témoigne particulièrement ce paragraphe[5] :

> « Dans le progrès de la division du travail, l'emploi de la partie de loin la plus grande de ceux qui vivent de leur travail, c'est-à-dire de la grande masse du peuple, vient à se borner à un très petit nombre d'opérations simples, souvent à une ou deux. Mais l'entendement de la plus grande partie des hommes est nécessairement façonné par ses emplois ordinaires. L'homme qui passe toute sa vie à accomplir un petit nombre d'opérations simples, dont les effets sont peut-être aussi toujours les mêmes ou presque, n'a aucune occasion d'employer son entendement, ou d'exercer ses capacités inventives à trouver des expédients pour surmonter des difficultés qui ne se produisent jamais. Il perd donc naturellement l'habitude d'un tel effort, et devient généralement aussi bête et ignorant qu'une créature humaine peut le devenir. La torpeur de son esprit le rend, non seulement incapable d'apprécier aucune conversation rationnelle ou d'y prendre part, mais encore de concevoir

[4] C'est précisément parce que le revenu des plus humbles est maximisé que Smith ne remet pas en cause, bien qu'il les constate (*LJ(B),213,* p.490) les inégalités criantes de revenu dans les sociétés commerciales (Dellemotte & Walraevens, 2010).

[5] Muller (1995, p.150) a souligné la dimension rhétorique de ce passage, destiné à faire sympathiser le lecteur.

> aucun sentiment généreux, noble ou délicat, et donc de former aucun jugement juste même sur de nombreux devoirs ordinaires de la vie privée. Il est totalement incapable de juger des grands et vastes intérêts de son pays ; et, à moins de ne pas ménager ses efforts pour le faire devenir autrement, il est de même incapable de défendre son pays en guerre. L'uniformité de vie sédentaire *corrompt* naturellement le *courage* de son esprit, et lui fait considérer avec horreur la vie irrégulière, incertaine et aventureuse d'un soldat. Elle *corrompt* même l'activité de son corps, et le rend incapable d'employer sa force avec vigueur et persévérance dans d'autres emplois que celui auquel il a été destiné. Sa dextérité dans le métier particulier qui lui est propre semble de la sorte être acquise aux dépens de *ses vertus intellectuelles, sociales et martiales.* Mais dans toute société améliorée et civilisée c'est là l'état dans lequel tomberont nécessairement les pauvres laborieux, c'est-à-dire la grande masse du peuple, à moins que le gouvernement ne s'efforce de le prévenir. » (*WN,V.i.f.50 ;* trad p. 878, corrigée, nos italiques[6])

De manière générale le livre V de la *RN* traite de la dépense publique. Dans cette section Smith s'intéresse plus particulièrement aux dépenses en matière d'éducation de la jeunesse. Il est désormais focalisé sur les conséquences humaines de la division du travail. Ces lignes ont été très souvent commentées et comparées, en particulier, avec le concept marxien d'aliénation. Nous offrons, pour notre part, une perspective différente en nous basant sur le contexte intellectuel de Smith. Notre article est alors divisé en trois parties. Dans la première nous identifions le concept smithien de corruption (1). Au XVIIIe siècle les figures dominantes des Lumières Ecossaises[7] étaient, pour bon nombre d'entre elles, impliquées dans les débats sur la corruption des hommes dans les sociétés commerciales. Cela signifie qu'ils dénonçaient leur manque d'intérêt pour les vertus publiques et martiales. Ceci était considéré comme une perte des parties les plus nobles du caractère humain (1.A). Nous pensons qu'il s'agit du fondement de l'analyse du livre V de la *RN* mais que Smith ne se contente pas de reprendre les complaintes des républicains face à l'extinction des vertus civiques. L'originalité, la richesse et la portée critique de son analyse tiennent au fait que Smith fait des vertus civiques une condition nécessaire mais non suffisante de l'excellence du caractère humain. Smith se réapproprie le concept républicain de corruption (1.B). C'est pourquoi dans la seconde partie de notre article nous proposons une application du concept smithien de

[6] Tous les italiques dans le corps du texte ainsi que dans les citations sont nôtres. Par ailleurs nous choisissons de donner la pagination de l'édition de référence, puis la page de la traduction française de P.Taieb.

[7] Pour une introduction à ce courant intellectuel, voir Waszek (2003).

corruption à partir de sa propre théorie éthique et morale (2). Ainsi, en nous appuyant sur la *Théorie des Sentiments Moraux*[8] nous pouvons expliquer l'incapacité des travailleurs à être sages et vertueux en raison de la division du travail, c'est-à-dire leur impossibilité de cultiver les vertus de prudence, bienfaisance, et maitrise de soi (2.A). Même leur capacité à sympathiser avec les autres est menacée, ce qui laisse clairement penser que la vertu de justice elle-même ne pourra être préservée par le sens du devoir (2.B). Enfin, notre troisième et dernière partie se focalise sur les propositions faites par Smith en matière d'éducation qui doivent être vues, selon nous, comme une véritable tentative de solution contre la corruption des hommes (3). Il souligne l'importance de l'accès à l'éducation pour les plus pauvres (3.A) et s'inscrit, quant à son contenu, dans la lignée des modèles républicains de Rome et d'Athènes (3.B). Pour lui, l'éducation a une finalité prioritairement éthique et morale, et non économique : former des citoyens libres (3.C).

1. Pour une définition du concept smithien de corruption

L'analyse smithienne des effets délétères de la division du travail sur le caractère des hommes a fait l'objet d'une abondante littérature. La grande majorité des travaux ont en commun de consister principalement en une comparaison avec le concept marxien d'aliénation, d'où l'expression de « littérature sur l'aliénation » qui lui est généralement associée[9]. Nous pensons que cette perspective comparative et rétrospective entraine deux écueils. D'une part, elle masque le sens véritable de cette analyse en oblitérant le contexte intellectuel de l'Ecosse du XVIIIe siècle, très marqué par la pensée républicaine (A). D'autre part, elle voile l'originalité et la portée des critiques par Smith de la division du travail, le reléguant, au mieux, au rang de modeste précurseur de Marx. Nous soutenons au contraire qu'un regard porté sur l'ensemble des œuvres de Smith permet d'élaborer un concept alternatif à l'aliénation marxienne (B).

1.A. Adam Smith et l'humanisme civique

[8] *TSM* par la suite.

[9] Une liste non exhaustive de lectures proto marxistes de Smith sur notre sujet comprend notamment Rosenberg (1965), West (1969), Lamb (1973), Heilbronner (1975), Pack (1991), Drosos (1996), Marouby (2005), Hill (2006), Hill (2007).

Si l'on veut rendre avec fidélité le contexte intellectuel dans lequel Smith s'inscrit afin de saisir toute la richesse de son analyse de effets humains de la division du travail, force est de constater qu'alors que l'on discute de l'aliénation des travailleurs dans l'Allemagne du XIXe siècle, on débat de la corruption des citoyens un siècle plus tôt en Ecosse. Pour être plus précis, la pensée républicaine, dite aussi « humaniste civique », y est alors extrêmement prégnante (Hyard, 2003 ; Hill, 2006, p.638). Dans le but d'identifier les caractéristiques de ce courant de pensée, une brève généalogie est nécessaire. Bien qu'il fut mis au jour par Baron (1966), il connut son véritable essor dans la recherche en philosophie politique et en histoire des idées grâce à la parution en 1975 de l'ouvrage désormais célèbre de Pocock, *Le Moment Machiavélien.* Comme le note Spitz (1997, p.7) dans la préface à l'édition française, le travail magistral de Pocock nait d'une insatisfaction profonde qu'il ressentait à l'époque eu égard à la présentation traditionnelle qui était faite des origines intellectuelles du libéralisme, à savoir un triomphe sans partage du courant libéral de la « jurisprudence naturelle » dont les fondements sont les notions de droit naturel, de contrat social, d'individualisme possessif, la réduction du politique au juridique et une vision de l'Etat comme instance d'arbitrage entre les intérêts, et dont le père fondateur serait Locke (ibid, p.7-9). Ajoutons à cela que dans cette perspective l'homme est un animal marchand et producteur et non civique et politique, si bien que l'existence politique y est subordonnée à l'existence sociale. Or, ce dont rend compte Pocock est qu'il existe au moment même où se forme la pensée libérale moderne une vision du monde alternative avec des intellectuels qui émettent, bien avant les théoriciens socialistes ou marxistes, de sérieuses critiques sur la validité morale et humaine des sociétés modernes. Ces penseurs ne sont pas préoccupés que par des questions de droit. Ils s'intéressent aussi, et surtout, aux questions de politique. Plus précisément, les thèmes de prédilection des humanistes civiques sont la corruption, le débat entre milice et armée permanente et la dette publique (Hyard, 2003, p.91)[10]. La question de la défense vis-à-vis des nations étrangères ainsi que le fardeau de l'endettement étatique sont considérés comme des problèmes essentiels parce qu'ils nuisent à la liberté et à l'autonomie des citoyens et de leurs dirigeants politiques. Mais pour les humanistes civiques le problème fondateur est sans nul doute celui de la corruption de la vertu, et non la garantie des droits individuels ou le droit de résistance comme dans la tradition libérale (Spector, 1998, p.139). En outre, et pour reprendre la classification célèbre de Berlin (1958), les républicains défendent une vision positive de la liberté, contrairement aux partisans de la jurisprudence naturelle que l'on associe à une

[10] Les travaux de Winch (1978 ; 1996) ont beaucoup fait pour l'appréhension de la dimension politique de l'œuvre de Smith.

conception négative de la liberté. Tradition dont les origines intellectuelles remontent à l'antiquité grecque et qui renait dans la Renaissance italienne sous la plume de Machiavel pour finir par influencer profondément la Constitution des Etats-Unis d'Amérique, l'humanisme civique est caractérisé par une inquiétude profonde quant à l'autonomie, la liberté et l'humanité des individus lorsqu'ils sont coupés des fonctions politiques et militaires. Le débat y est d'ordre moral, et non juridique. L'homme est considéré comme un citoyen avant d'être marchand et producteur. Son existence sociale est, cette fois, subordonnée à son existence politique. Il s'ensuit que le but de la politique est l'indépendance et la vertu des citoyens et d'éviter, autant que faire se peut, que les individus ne se soucient que de leur intérêt personnel. En résumé, les républicains n'accueillent pas avec enthousiasme la naissance de l'homme moderne mais émettent plutôt de sérieuses critiques eu égard au devenir de la vertu, de la personnalité et de la liberté humaine.

La littérature mettant à jour l'influence de l'humanisme civique sur Smith est nombreuse et variée[11] car il existe de nombreux pans de son œuvre qui attestent d'une proximité avec la pensée républicaine : sa reconnaissance que la forme républicaine de gouvernement est à l'origine de la grandeur de la Hollande (*WN,V.ii.k.80,* trad p.1030), son éloge des mœurs et du gouvernement républicains des colonies prospères d'Amérique du nord (*WN,IV.vii.b.51,* trad p.670-671), son admiration pour deux grandes figures du républicanisme, Caton (*TMS,I.iii.1.13,* trad p.88-89) et Solon (*TMS,VI.ii.2.16,* trad p.324), la noblesse qu'il attache à l'art de la guerre (*WN,V.i.a.14,* trad p.795), à l'esprit public (*TMS,VI.ii.2.2,* trad p.317) et aux vertus martiales (*WN,V.i.f.60,* trad p.883), l'association qu'il opère entre vertus respectables et masculinité (*TMS,III.3.24,* trad p.210) ou entre luxe, civilisation et efféminement (*LJ(A),iii.121,* p.189), sa défense de la liberté de religion (Hyard, 2003, p.93), ou bien encore le fait que tous les grands hommes dont il parle, les hommes de prudence supérieure, aient exercé des fonctions politiques ou militaires (*TMS,VI.1.15,* trad p.299)…Néanmoins, faire de Smith un républicain serait certainement exagéré[12], tant son œuvre est traversée de multiples influences, classiques (stoïcisme, aristotélisme, platonisme) et modernes (dont les théories de la jurisprudence naturelle), et en raison de son libéralisme économique (Hyard, 2003, p.94). Cette question est d'ailleurs l'une des plus débattues

[11] Winch (1978, p.66-67 et p.105-135), Hyard (2003), Heilbronner (1976), West (1996), Force (2003, p.225-228), Muller (1997, p.95), Evensky (2005, p.205), différentes contributions à *Wealth and Virtue* (1983) ainsi qu'à *Adam Smith Philosophe* (2009), Montes (2004, p.57-69), Griswold (1999, p.293), Dwyer (2005), Robertson (1983), Hirschmann (1977).

[12] On trouvera des critiques des interprétations républicaines de Smith en particulier chez Brown (1994), Harpham (1984) et surtout dans Fleishacker (2004, § 55-60).

aujourd'hui (Hyard, 2003, p.87). Dès lors, il serait certainement plus prudent de le placer, à l'instar de Pocock (1985) ou Muller (1993), à mi-chemin entre la jurisprudence naturelle et l'humanisme civique, et de le caractériser comme étant un « humaniste marchand », c'est-à-dire comme un auteur cherchant à réconcilier, et non à opposer, le développement du commerce avec la vertu[13]. Ce qui est clair en revanche est qu'il n'hésite pas à se positionner dans ses œuvres sur les trois principaux débats de l'humanisme civique : la corruption, l'armée permanente et la dette publique. Sur ce dernier point, il semble que Smith soit proche des républicains par sa condamnation d'une certaine forme de dette publique, la « Liste Civile », en raison de la menace qu'elle peut faire planer sur la liberté de la nation (Hyard, 2003, p.93). Concernant le choix entre milice et armée permanente, sa position est plus complexe. En soutenant la création d'une armée permanente, Smith prend, a priori, le contrepied des thèses républicaines. Nous verrons pourtant que c'est à partir d'un principe républicain, la défense de la liberté de la nation, qu'il justifie ce point de vue non républicain. Enfin et surtout, la thèse que nous souhaitons défendre ici, contre Hill (2007, p.353) et Phillipson (1983, p.181), est que la clé de compréhension de l'analyse smithienne des effets délétères de la division du travail sur le caractère des hommes se trouve dans les débats des humanistes civiques sur la corruption des citoyens dans les sociétés modernes, civilisées[14].

1.B. Définition et caractéristiques du concept de corruption smithien

Par corruption, les républicains entendaient une perte d'intérêt pour la vertu, et en particulier pour les vertus publiques et martiales, caractéristiques du citoyen-soldat et de l'identité masculine. La vie politique et la défense de la nation sont dénoncées comme étant honteusement délaissées par des individus uniquement préoccupés à présent par leur intérêt et leur enrichissement personnel. Le courage et la volonté de servir l'intérêt général disparaissent. Avec eux ce sont toutes les parties les plus nobles du caractère humain qui s'évanouissent, irrémédiablement. La corruption est conçue telle une mutilation, comme si l'homme était privé de l'un de ses membres. Nous avons d'excellentes raisons de penser que Smith a été profondément influencé par ce mode de pensée lorsqu'il décida de rédiger le livre

[13] Walraevens (2010) défend l'idée que le développement du commerce et des échanges serait favorable pour Smith à la pratique de la prudence, de la justice et de la maitrise de soi, soit trois des quatre vertus cardinales de l'éthique smithienne.

[14] A notre connaissance, seul Griswold (1999, p.293) et Hirschmann (1977, trad p.96) ont explicitement affirmé les racines humanistes civiques de la pensée de Smith sur ce point. Toutefois, nous nous en démarquons en montrant comment Smith intègre ces éléments à sa propre éthique afin de les dépasser et de proposer une critique plus globale de la corruption du caractère des hommes.

V de la *RN*. La division du travail apparaît comme dés-humanisante en ce qu'elle prive l'homme de ce qui fait la richesse et la noblesse de son identité. Nous souhaitons montrer comment Smith a utilisé le concept républicain de corruption. Notons en premier lieu, pour justifier notre interprétation, que le terme « corruption » apparaît à trois reprises dans les passages clés de son analyse (*WN,V.i.f.49-50,* trad p.877-878)[15]. Encore faut-il qu'il y soit utilisé dans un sens proche de celui que nous avons défini comme étant partagé par les humanistes civiques. Son association avec le terme « vertus » est l'un des éléments, parmi d'autres, nous autorisant à répondre par l'affirmative. En effet, le travailleur voit s'évanouir les parties essentielles de son identité humaine puisque « l'uniformité de sa vie sédentaire corrompt naturellement le courage de son esprit et…l'activité de son corps » (*WN,V.i.f.50,* trad p.878). Plus explicitement encore, Smith écrit que son caractère est privé de ses « vertus intellectuelles, sociales et martiales » (ibid) et qu'il s'agit là d'une véritable « mutilation » (*WN,V.i.f.60,* trad p.883). Deux travaux récents nous mènent également, bien qu'involontairement, sur la voie d'une telle interprétation. Pack (2001) démontre, contre West (1996), qu'il n'existe pas d'incohérences entre les passages sur la division du travail du livre I de la *RN* et ceux du livre V en établissant un parallèle entre Smith et Rousseau, figure dominante de l'humanisme civique au XVIIIe siècle. Même s'il n'est pas certain qu'ils se soient rencontrés lors de son voyage en France, il ne fait guère de doute que Smith avait une connaissance approfondie des œuvres de Rousseau, dont il traduisit certains passages et qu'il commenta dans une *Letter to the Edinburgh Review* dans laquelle Rousseau est qualifié de « true spirit of a republican carried a little too far » (1982, p.251). Par ailleurs, Hill (2007) compare les analyses de Smith et de Ferguson à celles de Marx, et aboutit à la conclusion très juste que les préoccupations républicaines de Ferguson ne permettent pas d'en faire un proto-marxiste. Or, il existe une proximité évidente entre les deux penseurs écossais, d'ordre intime d'une part, et d'ordre intellectuel d'autre part. Ainsi, en plus d'être amis, tous deux fréquentaient les mêmes cercles intellectuels, et en particulier l'*Edinburgh Poker Club,* qui défendait certaines idées républicaines. Mais contrairement à Marx, nous ne pensons pas que Ferguson ait été le « professeur » et le « maitre » de Smith dans l'analyse des effets pervers de la division du travail sur le caractère humain.

[15] Le terme « corruption » apparaît également dans son sens de perversion morale ailleurs dans la *RN* (*WN,V.i.f.45,* trad p.876), mais aussi dans les *LJ* ((A), p.333), et la *TSM* (*TMS,I.iii.3.1,* trad p.103 *; III.3.5,* trad p.199 *;II.ii.3.8,* trad p.144).

Tout d'abord, Smith s'est intéressé très tôt à cette question, et avant même la publication de l'*Essay on the History of Civil Society* de Ferguson en 1767, comme le prouvent certains passages des *LJ* qui anticipent clairement ceux de la *RN*. Bien plus encore, nous pensons qu'un regard porté sur l'ensemble du système smithien, et en particulier sur sa pièce maitresse la *TSM,* permet de saisir la richesse de l'analyse smithienne dont la portée critique n'a rien à envier à celle de Ferguson et qui offre, peut être, une alternative cohérente au concept marxien d'aliénation. Pour le comprendre, il faut partir, à la manière d'Hanley (2009, p.24), de la dichotomie entre une conception politique et une conception psychologique de la corruption. La première renvoie à l'analyse républicaine de la perte des vertus civiques, c'est-à-dire essentiellement de l'esprit public et martial et présente la menace que cela porte sur l'ordre, la stabilité et la pérennité de la société. La seconde a trait au morcellement de la personnalité, à la destruction des parties les plus nobles mais aussi les plus essentielles du caractère humain. Plutôt que d'affirmer que Smith distingue clairement les deux (Hanley, 2009, p.25) et insiste plus sur la première (Hill, 2007) ou la seconde (Hanley, 2009), nous pensons qu'il adopte une position médiane et réconciliatrice entre ces deux points de vue sur la corruption. Smith a bien une conception propre de la corruption, fondée sur le discours de l'humanisme civique, mais il transcende ce dernier en étendant considérablement sa portée. En d'autres termes, là où les républicains se bornent à voir dans la corruption un phénomène politique de perte des vertus civiques, Smith y voit un phénomène plus large de disparition de l'ensemble des parties les plus nobles (les vertus) et les plus essentielles (la capacité de sympathie) du caractère humain[16]. Et l'excellence du caractère est définie dans la *TSM* comme la pratique des quatre vertus cardinales que sont la prudence, la justice, la bienfaisance, et la maitrise de soi. C'est en réintégrant les considérations républicaines à sa propre théorie éthique[17], englobant plus que les seules vertus civiques, que Smith parvient à nous offrir une vision originale, cohérente eu égard à l'ensemble de ses œuvres, et d'une grande richesse sur les effets humains de la spécialisation[18]. Les considérations psychologiques et politiques sont réunies dans un même concept. Telle est la spécificité et tout l'attrait de l'analyse par Smith de la corruption des travailleurs, qu'il nous fait maintenant développer.

[16] Le souci smithien pour la noblesse du caractère humain, peu souligné dans la littérature, constitue l'objet central de l'ouvrage d'Hanley (2009).

[17] Nous soutenons ici un point de vue défendu par Montes (2004), contre Brown (1994).

[18] Muller note que Smith décrit la corruption des citoyens des sociétés commerciales, c'est-à-dire leur déclin moral, mais qu'il rompt avec l'humanisme civique sur la question de savoir quelles vertus doivent être pratiquées, comment et par qui (1995, p.56 et p.95), sans préciser quelles sont les réponses de Smith à ces questions et donc sans établir le lien direct avec les passages de la *RN*. C'est précisément la tâche que nous nous assignons.

2. L'application du concept smithien de corruption

La théorie éthique de Smith repose principalement sur une approche à deux niveaux (*TMS,VI.iii.23*, trad p.341), empruntée aux stoïciens (Waszek, 1984). Le premier niveau, horizontal (Keppler, 2008), de la morale, représente le rapport entre les hommes et définit la norme de convenance par l'approbation sociale. Le second niveau, vertical (ibid), de l'éthique, représente le rapport de l'homme à lui-même, à sa conscience, et définit la norme de convenance « parfaite » ou « exacte » par l'approbation du spectateur impartial. Dans le premier cas les hommes désirent l'approbation et la sympathie et mènent une vie décente et convenable, conforme aux règles de la société. Dans le second, ils désirent en être dignes, et pratiquent la vertu, conformément aux prescriptions du spectateur impartial. La vertu, contrairement à la simple convenance, est « une excellence » (*TMS,I.i.5.6,* trad p.51). Seule la convenance complète et parfaite est vertueuse. L'éthique smithienne comprend aussi et surtout une description de vertus spécifiques et des caractères qui les illustrent. Plus précisément, à chaque type de passion de l'imagination va être associée une vertu cardinale (Biziou, 2003). La prudence, la bienfaisance et la justice sont, respectivement, l'expression de la maitrise de soi de l'agent ou acteur vis-à-vis de ses passions égoïstes, sociales et asociales. Toute passion peut, par voie de conséquence, être vertueuse à partir du moment où son intensité est atténuée jusqu'à un point qui permette à tout spectateur impartial de sympathiser avec l'agent (Raphael, 2007, p.79). Cette modération vertueuse des passions, qu'elles soient sociales, égoïstes ou asociales, est rendue possible par la quatrième vertu cardinale[19], la plus importante de toutes, la maitrise de soi, sorte de méta-vertu car elle est la condition d'effectivité des trois autres (*TMS,VI.iii.1,* trad p.331 ; *VI.iii.11,* trad p.335). A partir de ces considérations sur l'éthique smithienne, qui seront développées plus avant par la suite, nous proposons l'interprétation suivante des passages de la *RN* à l'aune de la *TSM* : la perte des « vertus intellectuelles, sociales et martiales » des travailleurs signifie que leur caractère sera privé, respectivement, de prudence, de bienfaisance et de maitrise de soi (A). Il semblerait alors que l'une des quatre vertus cardinales, la justice, pilier de la société, soit épargnée du fait du sens du devoir, c'est-à-dire de la conformation naturelle des hommes aux us et coutumes de la société parce qu'ils ne souhaitent rien tant que l'approbation des autres. Ce constat est

[19] Pour plus de détails sur les quatre vertus cardinales smithiennes et leur lien, voir Raphael (2007, p.73) et Griswold (1999, p.202).

malheureusement trompeur, puisque la division du travail, en plus de priver l'homme des parties les plus nobles de son caractère, s'attaque aussi au fondement même de l'humanité : la faculté de sympathie. D'où une possible désocialisation des travailleurs et une disparition de la vertu de justice (B).

2.A. Corruption et vertus

Pour reprendre l'expression de la *RN,* la perte des « vertus intellectuelles » correspond, selon nous, à une extinction de la prudence chez les travailleurs. La prudence est une poursuite raisonnée et raisonnable de notre intérêt personnel réel, de long terme. Elle correspond à la considération de l'homme pour son propre bonheur et crée un pont entre la *TSM* et la *RN* car elle est explicitement associée par Smith avec l'industrie, la frugalité, et l'économie : toutes les vertus à l'origine de l'amélioration de notre condition. Cependant il serait réducteur de ne faire de la prudence qu'une vertu relative à la dimension économique de la vie des hommes. En effet, relèvent de celle-ci également un soin particulier apporté à notre propre santé, notre réputation et notre rang dans la société (*TMS,VI.i.6,* trad p.296). Elle consiste surtout en l'union de deux qualités : « *la supériorité* de raison et *d'entendement*[20] » et la maitrise de soi, qui se traduit dans la *RN* par la « tempérance » de l'homme « frugal » face au plaisir de la jouissance présente. La première nous permet de discerner « les conséquences éloignées de nos actions » et d'anticiper « l'avantage ou le détriment qui est susceptible d'en résulter » (*TMS,IV.2.6,* trad p.263, corrigée), c'est-à-dire de comprendre notre intérêt réel en calculant le bien être résultant de nos actions à long terme. C'est pourquoi, Smith n'hésite pas à opposer la « prudence réelle » à la « short sighted folly » et la « témérité précipitée » (*TMS,VI.ii.4.1,* trad p.409). La seconde nous donne le pouvoir de « nous abstenir d'un plaisir présent ou d'endurer une douleur présente, pour gagner un plaisir plus grand ou éviter une plus grande douleur à venir » (ibid). C'est cette dernière qui vaut à l'homme prudent l'entière approbation du spectateur impartial par l'égale pondération que l'individu octroie aux évènements présents et aux évènements futurs affectant son propre bonheur. En d'autres termes, la prudence tire principalement sa noblesse de l'effort de maitrise de soi de l'individu, ou de la convenance parfaite du comportement qu'elle exhibe, et non de sa seule utilité. Or, il ne fait guère de doute que la prudence des travailleurs va être anéantie par le processus de

[20] Nous avons choisi une nouvelle fois de garder « entendement » pour traduire le terme « understanding », plutôt que « compréhension », proposé par les traducteurs de la *TMS*, aux vues de l'importance du terme dans les descriptions du livre V de la *RN*.

spécialisation dans les manufactures. Smith constate qu'ils sont rendus « incapables de former un quelconque jugement juste concernant la plupart des devoirs mêmes les plus ordinaires de la vie privée » (*WN,V.i.f.50,* trad p.877-878, corrigée). La raison en est simple : « l'entendement de la plus grande partie des hommes est nécessairement façonné par ses emplois ordinaires » (ibid). Et ces emplois ordinaires se résument bien souvent pour le travailleur en manufacture à « un très petit nombre d'opérations simples, souvent à une ou deux », si bien qu'il n'a « aucune occasion d'employer son entendement » (ibid). Explicitement, la situation de « torpeur » dans laquelle sont plongés son esprit et son entendement le rend « bête et ignorant », et par voie de conséquence inapte à apprécier les conséquences éloignées de ses actions, donc à connaître son intérêt personnel réel de long terme, et à agir conformément à celui-ci, comme en attestent ces travailleurs qui ruinent leur santé pour augmenter leur salaire présent mais dont la productivité et l'espérance de vie à long terme sont en réalité moindres que celles d'individus qui seraient plus modérés et raisonnables dans leurs efforts (*WN,I.viii.44,* trad p.96). En d'autres termes, les travailleurs ne pourront être des agents économiques efficaces, augmentant à la fois leur revenu et celui de la nation par leur comportement mesuré d'épargne, d'industrie et de frugalité.

Prenons désormais le second élément mentionné dans la *RN*, à savoir la disparition des « vertus sociales » chez les travailleurs. Nous soutenons que celle-ci est à comprendre, à partir de la *TSM,* comme une extinction de la vertu de bienfaisance qui correspond à la considération des individus pour le bonheur des autres. En premier lieu, elle est toujours le fruit de notre volonté libre et ne peut être extorquée par la force. La raison en est simple : contrairement à l'injustice, l'absence de bienfaisance n'entraine de mal réel pour personne. Il se peut qu'elle excite la désapprobation mais jamais « elle ne peut provoquer aucun ressentiment que le genre humain puisse partager » (*TMS,II.ii.1.3,* trad p.129-130). Elle est donc laissée au libre choix de chacun. L'imposition de certains devoirs de bienfaisance serait très difficile, voire impossible. Car les règles générales qui établissent les actions requises par l'humanité ou l'amitié sont « vagues » et « indéterminées ». C'est pourquoi, législateurs et hommes d'Etat ne peuvent commander de bons offices mutuels que « jusqu'à un certain point » (*TMS,II.ii.1.8,* trad p.133). Sinon leur comportement pourrait occasionner la destruction de toute liberté individuelle pour les citoyens. Et même si elle n'est pas essentielle à la préservation de la société, la bienfaisance constitue tout de même « l'ornement qui embellit » tout l'édifice et la rend « florissante et heureuse » (*II.ii.3.1,* trad p.140). Mais surtout la théorie smithienne de la bienfaisance repose principalement sur l'idée que

l'intensité de la bienfaisance est liée à la connaissance que nous avons des individus et à l'influence que nous pouvons avoir sur leur bonheur. Plus nous connaissons les gens et avons d'interactions sociales avec eux, plus nous sommes susceptibles d'être bienfaisants envers eux. La proximité physique entraine une proximité sentimentale et passionnelle[21]. D'où le fait que la bienfaisance soit plus souvent exprimée localement parce que la sympathie y est plus aisée. La Nature nous a pourvus du désir de prendre soin, en premier lieu, de nous-mêmes. Ensuite nous accordons un soin particulier à promouvoir le bonheur de notre famille, de nos enfants à nos parents jusqu'à la famille éloignée (*TMS,VI.ii.1.2,* trad p.305). Cette première forme de bienfaisance, locale, et donc supposée plus fertile, est remise en cause par le développement de la division du travail et du commerce. La dissolution des familles est attribuée par Smith à l'autorité de la loi dans les sociétés commerciales. Voilà un superbe exemple de conséquence inattendue, mais négative, du progrès politique. Tout membre de la société, du plus humble au plus nanti, y est assuré d'une parfaite sécurité de sa personne et de ses biens, ainsi que d'un égal traitement face à la justice. C'est pourquoi les descendants d'une même famille, « n'ayant aucun motif semblable pour rester ensemble, se séparent et se dispersent naturellement selon leur intérêt ou leur penchant » et ainsi « cessent bientôt d'avoir de l'importance les uns pour les autres » (*TMS,VI.ii.1.13,* trad p.310). L'idée d'une extinction de la bienfaisance locale trouve également écho dans la *RN* lorsqu'on y lit que les travailleurs deviennent incapables « de concevoir aucun sentiment généreux, noble ou délicat » (*WN,V.i.f.50,* trad p.877). Tous ces sentiments qui sont à l'origine des passions sociales et par extension de la bienfaisance.

Dans un second temps de son analyse de la bienfaisance, Smith explique que le cercle possible de nos bienfaits s'étend, après la famille, aux amis, aux connaissances et surtout à notre pays (*TMS,VII.ii.2,* trad p.316), pour finalement terminer par embrasser, dans un élan cosmopolitique chez les plus sages des hommes, le monde entier (*TMS,VII.ii.3,* trad p.326). La bienfaisance envers la nation n'est rien d'autre que l'esprit civique, public[22] et patriotique, cher aux penseurs républicains. Pour Smith, le bon citoyen ne fait pas que respecter les lois de sa société, il souhaite aussi « promouvoir, par tous les moyens qui sont en son pouvoir, le bien être de l'entière société de ses concitoyens » (*TMS,VI.ii.2.11,* trad p.321). Cette forme étendue de bienfaisance est également remise en cause par le développement de

[21] Nieli (1986) a parlé avec justesse de théorie des « sphères d'intimité » pour caractériser la théorie smithienne de la bienfaisance.

[22] L'esprit public est défini dans la lignée des républicains en (*TMS,VII.ii.4.7,* trad p.412) comme « toute préférence pour l'intérêt public aux dépens de l'intérêt privé ».

la division du travail et ses effets pervers sur le caractère humain. En effet, la vertu publique du travailleur est affectée car il devient, de par son ignorance, « totalement incapable de juger des grands et vastes intérêts de son pays » (*WN,V.i.f.50,* trad p.898). En outre, Smith souligne qu'ils sont incapables de comprendre leur intérêt propre et sa correspondance avec l'intérêt général, à savoir que c'est dans l'état progressif de la société que leurs revenus augmentent. Et Smith de préciser que ce sont plus les capacités cognitives que le temps ou la quantité d'information qui leur font réellement défaut (*WN,I.xi.p.9,* trad p.297). Dès lors, comment les travailleurs pourraient-ils promouvoir le bonheur de leur société s'ils ne sont pas capables de comprendre l'intérêt général ? Deux remarques doivent être faites ici. La première concerne la correspondance de ce constat avec le discours de l'humanisme civique dans lequel est dénoncée l'absence d'esprit public des peuples des sociétés commerciales. La seconde est que les conséquences politiques et économiques de la corruption des travailleurs sont extrêmement significatives. Leur incapacité à comprendre l'intérêt général et sa connexion avec leur propre intérêt fait qu'ils ne sont guère considérés et écoutés lors des délibérations publiques (ibid). A moins, précise Smith, que leurs revendications ne soient relayées et soutenues par leurs employeurs (ibid). La précision est d'importance. Car ce sont ces propriétaires du capital qui influencent et dominent la vie politique et dont Smith n'a de cesse de dénoncer l'esprit mercantile qui empêche, selon lui, une distribution plus juste des richesses. Pour terminer, rappelons que selon Smith « l'uniformité de vie sédentaire » du travailleur « corrompt même l'activité de son corps » et le rend de fait incapable de lutter sur les champs de bataille (*WN,V.i.f.50,* trad p.878). Or, l'auteur de la *RN* répète à plusieurs reprises dans la *TSM* que la guerre est une formidable occasion pour les individus de faire preuve d'esprit public (*TMS,VI.ii.2.13,* trad p.321), et ainsi d'attirer l'amour et l'admiration de leurs concitoyens par leurs actions héroïques[23]. Lorsque un homme défend sa nation courageusement et au péril de sa vie il semble bien qu'il fasse preuve d'une bienfaisance étendue. Le soldat transcende son existence privée pour le bien supérieur de son pays. L'éloge smithien du patriote apparaît de ce fait dans les paragraphes de la *TSM* consacrés à l'étude de la bienfaisance étendue à la nation (*TMS,VI.ii.2.2,* trad p.317)[24], dont les travailleurs vont se trouver dépourvus du fait de leur incapacité à faire la guerre et à comprendre l'intérêt général.

[23] « Le héros qui sert son pays avec succès dans une guerre étrangère satisfait les souhaits de toute la nation, et il est de ce fait l'objet d'une gratitude et d'une admiration universelles » (*TMS,VI.ii.2.13,* trad p.322-323).

[24] « Le patriote qui sacrifie sa vie à la sureté, ou même à la veine gloire de cette société, paraît agir avec la plus exacte convenance. Il semble se regarder du point de vue d'où le spectateur impartial le regarde naturellement et nécessairement, comme un parmi la multitude ; il n'est, aux yeux de ce juge équitable, pas plus important qu'un autre membre de cette multitude, et il est tenu à tout instant de se sacrifier et de se dévouer à la

Cette incapacité à défendre leur pays est plus spécifiquement traitée par Smith en termes de perte des « vertus martiales », chères aux humanistes civiques. Non seulement les travailleurs ne sont plus capables physiquement de se battre, mais en outre ils en viennent à « considérer avec horreur la vie irrégulière, incertaine et aventureuse d'un soldat » car « l'uniformité de vie sédentaire corrompt naturellement le courage de leur esprit » (*WN,V.i.f.50,* trad p.878). Pour Smith comme pour les républicains l'art de la guerre « est le plus noble de tous les arts » (*WN,V.i.a.14,* trad p.795), et la défense de la nation, premier devoir du gouvernement, est « beaucoup plus importante que l'opulence » (*WN,IV.ii.30,* trad p.523). C'est pourquoi l'esprit martial est partie intégrante, pour lui comme pour eux, de l'excellence du caractère humain. De ce fait, le travailleur, devenu lâche (*LJ(B),331,* p.540), « manque à l'évidence de l'un des traits essentiels du caractère d'un homme» et il est « autant mutilé et déformé dans son esprit que l'est dans son corps celui qui est privé de certains de ses membres les plus essentiels » (*WN,V.i.f.60,* trad p.883). Atteint d'une « difformité » et d'une « misère mentale », l'homme lâche est « misérable » et « pitoyable » (ibid, trad p.883-884). Dès les *LJ* Smith se lamentait de la l'absence de noblesse de caractère des individus des sociétés commerciales dont le courage et l' « esprit héroïque » sont anéantis (*LJ(B),331-3,* p.540-541). Pour établir, comme nous l'avons fait précédemment, un parallèle avec la *TSM,* nous pensons que la perte de l'esprit martial et du courage[25] trouve son pendant dans l'affaiblissement de la vertu de maitrise de soi. En effet, la bravoure et le courage sont explicitement associés à de très nombreuses reprises par Smith à la maitrise de soi (*TMS,III.iii.44,* trad p.221 ; *VI.iii.3,* trad p.332 ; *VI.iii.12* , trad p.335 ; *VI.conclusion.7,* trad p.361)[26], dont ils sont en réalité l'expression face au danger et à la mort. Ainsi, dans les *LJ* comme dans la *TSM,* Smith émet une complainte typique des humanistes civiques, à savoir la dénonciation de la faible maitrise de soi et du caractère efféminé des peuples civilisés en général, et non seulement des travailleurs, qui l'accompagne nécessairement[27] (*LJ(A),vi.23,* p.339 ; *ED,3,* p.543 ; *TMS,V.2.9,* trad p.286). Dans les *LJ* l'efféminement est expliqué, dans la lignée des républicains, par le développement du commerce et du luxe (*LJ(B),331,* p.540). Néanmoins, le constat smithien est moins amer dans la *TSM* puisque la diminution de la

sureté, au service et même à la gloire du plus grand nombre. Mais quoique ce sacrifice semble être parfaitement juste et convenable, nous savons combien il est difficile de le faire et combien peu d'hommes en sont capables. Sa conduite n'excite donc pas seulement notre entière approbation, mais aussi notre étonnement et notre admiration les plus élevés, et elle semble mériter l'applaudissement dû à la vertu la plus héroïque.»

[25] A notre sens Smith utilise de manière quasi synonyme les termes d'esprit martial et de courage.

[26] On trouve également les termes « courage » et « braves » dans les paragraphes de la *TSM* sur la maitrise de soi en (*TMS,VI.iii.12,* trad p.336 ; *VI.iii.30,* trad p.347 ; *VI.iii.33,* trad p.350).

[27] La maitrise de soi est explicitement associée à la masculinité en (*TMS,III.3.25,* trad p.210).

maitrise de soi trouve son origine dans l'amélioration de conditions de vie. C'est parce qu'ils vivent dans la paix, la sécurité et une certaine abondance que les peuples civilisés sont moins amenés à cultiver les vertus redoutables de maitrise de soi (*TMS,V.2.8,* trad p.285). A l'inverse, c'est la « discipline spartiate » à laquelle sont soumises les peuples barbares, faite de « danger permanent », d'exposition à de « graves excès de la faim » et de « dénuement », qui entraine chez eux une « fermeté héroïque et indomptable » (*TMS,V.2.9,* trad p.285 ; *V.2.10,* trad p.287). Notons pour terminer que dans ces nations barbares les vertus intellectuelles et sociales sont également maintenues en vie. Le faible degré d'avancement de la division du travail dans ces sociétés rend les activités de chaque individu extrêmement variées et l'obligent alors « à employer ses aptitudes, et à inventer des expédients pour surmonter les difficultés qui surviennent continuellement » (*WN,V.i.f.51,* trad p.878). Le contraste est saisissant. Contrairement aux sociétés civilisées, « l'inventivité est maintenue vivante, et les esprits des hommes ne pâtissent pas de tomber dans cette stupidité léthargique qui semble [y] engourdir l'entendement de presque tous les rangs inférieurs du peuple » (ibid)[28]. Eu égard aux vertus sociales, il indique que chaque sauvage est « dans une certaine mesure un homme d'Etat » étant donné qu'il « peut se faire une assez bonne idée de l'intérêt de la société, et de la conduite de ses gouvernants » (ibid).

2.B. Corruption et faculté de sympathie

La relecture des passages de la *RN* à partir de la théorie éthique de la *TSM* laisse à penser que seules trois des quatre vertus cardinales (la prudence, la bienfaisance et la maitrise de soi) sont remises en cause par le développement de la division du travail. Comme si le caractère des travailleurs était épargné par un évanouissement de la vertu de justice. La justice est définie comme étant une obligation à respecter des règles dont la violation cause un

[28] La comparaison smithienne entre nations civilisées et nations barbares fait apparaître les caractéristiques suivantes. En raison de la spécialisation, la connaissance est beaucoup plus dispersée dans les sociétés civilisées qu'elle ne l'est dans les sociétés barbares. Mais elle est aussi globalement beaucoup plus importante. Car même si l'on y trouve un grand nombre de gens stupides, il existe aussi des personnes, les philosophes et hommes de spéculation, dont le niveau de connaissance et d'intelligence atteint un degré immensément plus élevé que dans les sociétés barbares. Car « quoique dans une société rudimentaire il y ait beaucoup de diversité dans les occupations de chaque membre, il n'y en a pas dans celles de la société toute entière. Chacun fait, ou est capable de faire, presque tout ce qu'un autre fait ou est capable de faire. Chacun possède connaissance, ingéniosité et inventivité à un degré étendu ; mais presque personne ne les possède à un degré élevé. » (*WN,V.i.f.51,* trad p.878-879)

préjudice, un mal réel. Sa violation entraine un ressentiment et appelle une sanction car l'injustice, contrairement à l'absence de bienfaisance, doit être punie. Elle se différencie des autres vertus en ce que sa pratique « n'est pas laissée à notre libre vouloir » (*TMS,II.II.1.5*, trad p.130). Son caractère obligatoire la rend de ce fait applicable et codifiable par la loi. Car c'est l'existence même de la société qui dépend en première instance du respect que les individus portent aux règles « sacrées » de justice. Aucune interaction sociale pérenne ne peut prendre place entre des hommes « sans qu'ils s'abstiennent, généralement, de se porter atteinte » (*TMS,II.ii.3.6,* trad p.143). Il s'ensuit que la justice est le « pilier principal » de la société (*TMS,II.ii.3.4,* trad p.141). On pourrait donc en conclure que l'ordre et la stabilité de la société, dont la justice est le fondement, ne sont pas menacés par le développement économique et l'extension de la division du travail car les travailleurs continueront, malgré leur corruption, à respecter les règles et les lois de la société. Ce constat trouve par ailleurs une justification dans l'analyse smithienne du sens du devoir. Smith est conscient du fait que les sages et les vertueux sont un petit nombre car bien peu d'hommes sont capables de se conformer en toutes circonstances aux prescriptions du spectateur impartial. Si l'ordre et la stabilité de la société sont assurés en l'absence d'un degré considérable de vertu chez la grande majorité des individus, c'est parce que (grâce à la sagesse de la nature) ceux-ci peuvent agir généralement de manière décente et convenable[29] tout au long de leur vie en se conformant aux règles de moralité qu'ils observent dans leur société (*TMS,III.5.1,* trad p.229). Le rôle du sens du devoir, ou de la conformation aux règles de moralité, est ainsi de corriger notre trop grande partialité envers nous-mêmes (*TMS,III.4.5-6,* trad p.225) et « les représentations erronées de l'amour de soi » (*TMS,III.4.12,* trad p.227) afin d'éviter l'inconvenance de nos sentiments, donc la désapprobation sociale (source de déplaisir)[30]. Obéir aux règles de la société est le moyen le plus simple et le plus sûr (et celui demandant le moins d'effort de réflexion) d'obtenir l'approbation sociale et la sympathie mutuelle dans la plupart des cas[31]. Cependant, plus encore que leur rôle social, c'est leur genèse qui nous

[29] En accord avec Griswold (1999), et contrairement à Otteson (2002), nous soutenons que les règles de moralité ne prescrivent pas des comportements vertueux mais uniquement décents et convenables, soit le degré inférieur de moralité.

[30] Smith en donne plusieurs exemples dès le début de la *TSM,* soit avant même d'en avoir défini le concept, pour en montrer l'importance dans la vie quotidienne (*TMS,I.i.3.3-4,* trad p.39-40)

[31] En suivant les règles morales, les individus régulent automatiquement (sans réflexion) l'intensité de leur passion au niveau permettant généralement d'obtenir le plaisir de la sympathie réciproque. Ils évitent ainsi le coût psychologique (et économisent du temps) de l'effort d'identification par l'imagination au caractère et à la situation de la personne grâce à leur expérience qui leur dicte la conduite à suivre dans ces circonstances, comme le montre l'exemple cité dans la note précédente de la sympathie avec un homme inconnu qui vient de perdre son père.

intéresse au premier point[32]. A défaut de pouvoir réguler leur comportement à partir de leurs propres normes, internes et impartiales, les hommes peuvent choisir de se conformer aux règles générales de la société en mémorisant leurs interactions sociales vécues (en tant qu'acteur) et observées (en tant que spectateur) (*TMS,III.4.7,* trad p.225-226). A partir de l'internalisation par la raison de ces expériences sympathiques, ceux-ci vont naturellement choisir (rejeter) les conduites qui dans la majorité des cas permettent d'obtenir l'approbation (la désapprobation) sociale parce qu'elles sont sources de plaisir (déplaisir). La raison ne détermine pas a priori ce qu'il est bon de faire ou de ne pas faire. L'homme n'a pas été doté par la nature d'un sens moral. Les règles générales de moralité sont « ultimement fondées sur l'expérience de ce que nos facultés morales, notre sens du mérite et de la convenance, approuvent ou désapprouvent dans des cas particuliers » (*TMS,III.4.8,* trad p.226). Au final, le sens du devoir est fondé sur la faculté de sympathie et la fréquence des expériences sociales. Or, à l'instar de Lamb (1968), Phillipson (1983), Cohen (1989, p.51, p.54, p.68-69) ou encore Hanley (2009, p.46-52), il nous semble possible de montrer que la division du travail ruine la faculté de sympathie des travailleurs et entraine une diminution de leurs interactions avec les autres. Par voie de conséquence, ce n'est pas uniquement la noblesse du caractère humain qui est attaquée et menacée, c'est aussi son fondement même. Les conséquences néfastes de la division du travail ne sont pas seulement éthiques, elles sont aussi morales et sociales.

Pour le démontrer, il faut rappeler en premier lieu que la faculté de sympathie est basée sur l'imagination et qu'elle se perfectionne au gré d'interactions sociales toujours plus nombreuses. Mais l'imagination est aussi au fondement de l'activité scientifique et philosophique pour Smith. Or, il soutient que dans leur travail parcellaire et répétitif, « dont les effets sont peut-être aussi toujours les mêmes ou presque », les travailleurs n'ont plus l'occasion d'exercer leur imagination « afin de trouver de trouver des expédients pour surmonter des difficultés qui ne se produisent jamais », si bien que leurs « capacités inventives » sont réduites à néant (*WN,V.i.f.50,* trad p.878)[33]. En outre, à l'instar de Lamb (1968, p.282) et Phillipson (1983, p.192) nous soutenons que l'incapacité des travailleurs à « apprécier aucune conversation rationnelle ou d'y prendre part » va tendre à ruiner leur capacité à sympathiser (*WN,V.i.f.50,* trad p.877). En effet, Smith explique très clairement que si nous ne sympathisons pas avec les passions ou les opinions de notre interlocuteur lors du discussion, celle-ci prend fin et nous perdons l'occasion d'un des plus grands plaisirs de la vie

[32] On consultera Otteson (2002) pour plus de détails sur ce point.

[33] Voir sur ce point la controverse qui opposa West (1965) à Rosenberg (1968).

humaine : le plaisir social de la sympathie mutuelle (*TMS,I.i.4.5,* trad p.44-45[34] ; *VII.iv.28,* trad p.448[35]). En cela la conversation est vue comme le pilier de la vie sociale parce qu'elle permet aux hommes de satisfaire leur désir inné et irrépressible de persuader. C'est pourquoi, priver les travailleurs de la capacité à converser c'est les priver d'expériences sociales, plaisantes et sympathiques et donc leur supprimer la possibilité d'agir selon le sens du devoir. A l'appui de cette interprétation, Smith dénonce l'isolement et la solitude des travailleurs urbains, perdus dans l'anonymat des villes. Contrairement à l'homme de rang et de fortune, « un homme de basse condition…est loin d'être un membre distingué d'aucune grande société » (*WN,V.i.g.12,* trad p.893). La considération et la sympathie dont jouit le premier l'obligent à veiller à sa propre conduite et à se comporter conformément aux règles « que le consentement de cette société prescrit aux hommes de son rang et de sa fortune[36] » (ibid). La situation est bien différente lorsque l'on tourne le regard du côté du (travailleur) pauvre. Il n'a de réputation à perdre qu'aussi longtemps qu'il vit à la campagne car « on peut faire attention à sa conduite, et il peut être obligé d'y veiller » (ibid). Mais aussitôt qu'il s'exile en ville, « il tombe dans l'anonymat et l'obscurité » (ibid). L'absence de sympathie et de considération à son égard le privent d'une communauté de référence à laquelle il puisse s'identifier et qui lui offrirait un ensemble de règles morales à partir desquelles son comportement serait discipliné. Comme « personne n'observe ni ne fait attention à sa conduite,…il peut donc lui-même la négliger, et se laisser aller à toute espèce de débauche et de vice bas » (ibid). Ces analyses trouvent une résonnance dès les *LRBL*[37] mais surtout dans la *TSM* à travers la dénonciation par Smith de la « corruption de nos sentiments moraux » qui fait que les hommes ont tendance

[34] « Si vous n'avez aucune affinité avec la douleur des infortunes qui m'accablent, ou si votre douleur n'a pas de proportion avec la peine qui m'afflige, si vous n'avez aucune indignation pour le préjudice dont j'ai souffert, ou si votre indignation n'est pas proportionnée au ressentiment qui me transporte ; alors nous ne pouvons pas converser plus longtemps sur ces matières. Nous devenons l'un pour l'autre intolérables. Je ne peux supporter votre compagnie, ni vous la mienne. »

[35] « Le grand plaisir de la conversation et de la société nait d'une certaine correspondance de sentiment et d'opinion, d'une certaine harmonie entre les esprits qui, comme autant d'instruments de musique, s'accordent et partagent tous le même rythme. Or, cette harmonie si délicieuse ne peut être obtenue sans une libre communication des sentiments et des opinions. Nous désirons tous, pour cela, sentir de quelle façon nous nous affectons les uns les autres, pénétrer dans le cœur les uns des autres, et observer les sentiments et les affections qui s'y trouvent réellement…C'est cette sincérité sans réserve qui rend agréable même le babillage d'un enfant. Aussi faibles et imparfaites soient les opinions de l'être qui nous ouvre son cœur, nous prenons plaisir à entrer en elles, et nous nous efforçons autant que nous le pouvons d'abaisser notre compréhension au niveau de ses capacités et de considérer chaque sujet du point de vue particulier qui est le sien. »

[36] « Un homme de rang et de fortune est par sa position le membre distingué d'une grande société, qui fait attention à chaque partie de sa conduite, et qui par là l'oblige à lui-même y veiller. L'autorité et la considération dont il jouit dépendent beaucoup du respect que cette société lui porte. Il n'ose rien qui l'y mettrait en disgrâce ou qui l'y discréditerait… » (ibid)

[37] « Les infortunes des grands, comme elles se produisent moins souvent, nous affectent plus. Il y a dans la nature humaine une servilité qui nous incline à adorer nos supérieurs et une inhumanité qui nous dispose à mépriser et à piétiner nos inférieurs…Tel est le tempérament des hommes, que nous sommes plutôt disposés à rire des infortunes de nos inférieurs qu'à y prendre part » (*LRBL,ii.90,* p.124).

à admirer et à vénérer les riches et les puissants, ainsi qu'à négliger et mépriser les pauvres (*TMS,I.iii.3.1,* trad p.103). Smith va même jusqu'à affirmer qu'ils sont invisibles (*TMS,I.iii.2.1,* trad p.93)[38]. Pauvres et lâches, les travailleurs sont doublement méprisés[39]. Or, « comparé au mépris de l'humanité, tous les maux sont aisément supportés » (*TMS,I.iii.2.12,* trad p.102). Les travailleurs, déshumanisés et l'esprit mutilé, ne peuvent prétendre au bonheur (*WN,V.i.f.60,* trad p.883)[40]. Privés du « commerce ordinaire du monde » si essentiel à l'apprentissage et au respect des règles de moralité de la société (*TMS,III.3.7,* trad p.201), donc à un comportement conforme au sens du devoir, nous en concluons avec Cohen (1989, p.69) que la vertu de justice (qui représente justement ce respect des règles codifiées de moralité de la société) elle-même est menacée. Quelques passages en attestent. Ainsi, Smith dénonce la « débauche », l' « ivrognerie », la « révolte » et les « vices bas » auxquels se laissent parfois aller les hommes lorsqu'ils sortent du travail (*LJ(B),330,* p.540 *; WN,V.i.g.12,* trad p.893). Enfin, l'absence de courage pourrait engendrer également des comportements injustes. Puisque un lâche est défini comme « un homme incapable de se défendre ou de se venger lui-même » (*WN,V.i.f.60,* trad p.883), la pusillanimité peut être vue comme une incapacité potentielle à exprimer un ressentiment convenable, source de la vertu de justice[41].

3.L'éducation comme solution à la corruption

Ce portrait sans compromis du caractère des travailleurs dans les sociétés commerciales amène immédiatement à se poser la question de savoir si Smith propose une solution pour prévenir et endiguer ce mal qui ronge la société commerciale. C'est d'ailleurs ce qui manquait le plus cruellement à l'analyse des *LJ* des effets pervers du développement du commerce. Smith concédait avec honnêteté qu'il serait nécessaire de réfléchir à des solutions[42]. Il semble que c'est précisément ce qu'il a fait entre 1766 et 1776. Une partie de la réponse émerge de l'architecture de la *RN*. L'analyse de la corruption des travailleurs apparaît dans une section du livre V consacrée à la dépense publique pour l'éducation de la

[38] Hanley (2009, p.50) souligne avec justesse l'absence de dignité des pauvres.

[39] « Aucun caractère n'est plus méprisable que celui d'un lâche » (*TMS,VI.iii.17,* trad p.338).

[40] « le bonheur et la malheur, qui résident entièrement dans l'esprit, doivent nécessairement dépendre plus de la santé ou de la maladie, de l'état mutilé ou intact de l'esprit que de celui du corps ».

[41] « Le ressentiment semble nous avoir été donné par la nature pour nous défendre, et pour cela seulement. Il est le rempart de la justice…Il nous conduit à repousser le mal qu'on veut nous faire, et à rendre celui qui nous a été fait » (*TMS,II.ii.1.4,* trad p.130).

[42] « Ce sont les désavantages de l'esprit commercial. Les esprits des hommes sont contractés et rendus incapables d'élévation, l'éducation est méprisée ou tout au moins est négligée et l'esprit héroïque est presque entièrement éteint. Remédier à ces défauts serait un objet digne d'attention sérieuse » (*LJ,(B),333,* p.541).

jeunesse. Afin d'en montrer la richesse, nous citâmes à moult reprises le cinquantième paragraphe de cette première section du livre V. C'est pourtant dans le paragraphe immédiatement précédent que sont résumés, ensemble, le problème et sa solution :

> « Dans certains cas l'état de la société place nécessairement la plupart des individus dans des situations telles qu'elles engendrent naturellement en eux, sans aucune attention du gouvernement, presque toutes les *capacités et les vertus* que cet état exige, ou peut être peut permettre. Dans d'autres il ne les y place pas, et quelque attention du gouvernement est nécessaire pour prévenir la *corruption* et la dégénérescence presque totales de la grande masse du peuple. » (*WN,V.i.f.49,* trad p.877)

Deux remarques s'imposent à la lecture de ce passage. Primo, il confirme que nous sommes bien dans le schéma conceptuel de la corruption en tant que perte des vertus les plus nobles. Le vocabulaire utilisé ne saurait autoriser quelque autre interprétation. Secundo, le gouvernement doit offrir le remède approprié à la corruption des travailleurs : l'éducation publique, qui œuvre à la pratique des vertus cardinales et à l'amélioration de la faculté de sympathie (C). Ceci n'est guère étonnant puisque dans la *TSM* déjà Smith considérait que le rôle premier du gouvernement est de pallier au caractère insuffisamment vertueux des individus[43] et que les modèles éducatifs sur lesquels il s'appuie ouvertement sont républicains (B). Mais en premier lieu il faut préciser que l'attention du gouvernement doit se porter principalement pour Smith sur l'éducation des gens du peuple car ceux-ci en ont un besoin bien plus pressant que les personnes de haut rang (A).

3.A. Pauvreté et Education

La comparaison sociale est extrêmement significative. Ces dernières n'entrent jamais dans la profession qui en fera des membres distingués de la société avant l'âge de dix-huit ans. Leurs parents, désireux qu'ils réussissent, sont prêts à payer autant qu'il le faudra pour atteindre ce but. En conséquence, les enfants des personnes de rang et de fortune ont tout le temps d'acquérir de grandes connaissances et un entendement supérieur[44]. Il se peut

[43] « Quelle institution du gouvernement pourrait tendre autant à promouvoir le bonheur du genre humain que la prédominance générale de la sagesse et de la vertu ? Tout gouvernement n'est qu'un remède imparfait à leur absence » (*TMS,IV.2.1,* trad p.261).

[44] « Dans une société civilisée et commerciale, l'éducation des gens du peuple exige peut être plus l'attention du public que celle des gens de quelque rang et quelque fortune. Les gens de quelque rang et de quelque fortune ont généralement entre dix-huit et dix-neuf ans avant d'entrer dans l'activité, la profession, ou le

qu'ils ne soient pas correctement éduqués, mais ce n'est jamais dû à l'insuffisance de la dépense consentie. Si tel est le cas il faut mettre en cause « l'application de cette dépense[45] » (*WN,V.i.f.52,* trad p.880). Les gens du peuple, par opposition, « ont peu de temps de trop pour l'éducation » (*WN,V.i.f.53,* trad p.880). De plus, l'indigence des parents ne leur permet pas de financer leur éducation. Ils ont « à peine les moyens de les entretenir même dans l'enfance » (ibid). Si bien que dès qu'ils sont capables et en âge de travailler « il leur faut s'appliquer à quelque métier par lequel gagner leur subsistance » (ibid). Un dernier point de comparaison attire l'attention : celui du caractère des professions exercées et de leur impact sur l'intelligence des individus. Smith souligne que les emplois dans lesquels les personnes de haut rang passent la plus grande partie de leur vie ne sont pas, « comme ceux des gens du peuple, simples et uniformes » (*WN,V.i.f.52,* trad p.880). Au contraire, ils sont considérés comme extrêmement complexes et de ce fait « ils exercent plus la tête que le bras » (ibid). Il en conclut que leur entendement est maintenu en activité permanente, décuplant ainsi leur intelligence, quand celui des travailleurs s'engourdit, faute d'exercice (*WN,V.i.f.53,* trad p.880). Mentionnons enfin un dernier avantage des personnes riches. Leur emploi ne les occupe que peu de temps et s'avère peu fatiguant. Si bien qu'ils bénéficient généralement d'un temps de loisir conséquent qu'ils peuvent consacrer à « se perfectionner dans toute branche de la connaissance utile ou d'ornement dont ils peuvent avoir jeté les bases ou pour laquelle ils peuvent avoir acquis quelque goût dans leur jeunesse » (*WN,V.i.f.52,* trad p.880). La condition des travailleurs est en tous points inversée : leur travail est « si constant et si sévère qu'il leur laisse peu de loisir et moins d'inclination à s'appliquer, ou même à penser à autre chose » (*WN,V.i.f.53,* trad p.880). Absence de temps de loisir et de ressources, occupation abrutissante, sont autant de facteurs qui amènent les travailleurs à négliger l'éducation, pourtant si essentielle à l'épanouissement de leur caractère (*LJ(B),330,* p.540). Au final, même s'il ne faut pas s'attendre à ce que les gens du peuples soient plus instruits que les personnes de rang et de fortune, ils peuvent aisément acquérir les parties essentielles de l'éducation, à savoir lire, écrire et compter, avant même d'atteindre l'âge d'être employés

métier particuliers par lesquels ils se proposent de se distinguer dans le monde. Avant d'en arriver là, ils doivent acquérir, ou du moins se préparer à acquérir par la suite, chaque accomplissement capable de leur attirer l'estime publique, ou de les en rendre dignes. Leurs parents ou leurs tuteurs sont généralement assez désireux que leur éducation soit ainsi accomplie, et font dans la plupart des cas assez volontiers la dépense nécessaire à cette fin.» (*WN,V.i.f.52,* trad p.879-880)

[45] « C'est rarement faute de maitres, mais par la négligence et l'incapacité des maitres qui sont disponibles, et par la difficulté, ou plutôt l'impossibilité qu'il y a dans l'état actuel des choses à en trouver de meilleurs. » (*WN,V.i.f.52,* trad p.880)

dans des occupations constantes et uniformes (*WN,V.i.f.54,* trad p.880)[46]. Par un effort budgétaire modique, le gouvernement doit « encourager », « faciliter » voir même « imposer » à tous les individus la nécessité d'acquérir ces parties séminales de l'éducation (ibid). L'exemple à suivre pour Smith est celui des écoles paroissiales écossaises dans lesquelles presque tous les gens du peuple ont appris à lire et, pour une grande partie d'entre eux, à écrire et compter également, ceci moyennant une participation financière si modeste que « même un travailleur ordinaire peut en avoir les moyens » (*WN,V.i.f.55,* trad p.881). La quasi gratuité de l'école est une condition sine qua non de son attrait auprès des classes laborieuses. Smith insiste aussi sur l'utilité du contenu qui doit y être enseigné. Il est sans intérêt note-t-il, face à un besoin si pressant d'éducation, d'instruire les gens du peuple avec de « vagues notions de latin » qui ne leur serviront peut être jamais par la suite (ibid). L'instruction de cette classe de la société, pour qu'elle soit aussi « accomplie que possible », doit bien plutôt se concentrer sur la « géométrie » et la « mécanique », deux sciences dont nombre de métiers ordinaires offrent des occasions d'utilisation et d'application (ibid). D'autant plus qu'elles ouvrent la voie à la découverte « des plus sublimes et des plus utiles des sciences » (ibid, traduction corrigée).

3.B. Les modèles républicains de l'Antiquité : Rome et Athènes

Smith a utilisé une perspective humaniste civique dans le but de décrire les effets délétères de la division du travail sur le caractère des hommes. Nous pensons qu'il l'utilise également dans son plaidoyer pour l'éducation publique. En effet, contrairement à Harpham (1984, p.770) et Fleishacker (2004, §49), nous partageons l'idée de Griswold (1999, p.293) et Winch (1978, p.113 ; 1996, p.119) selon laquelle pour Smith l'éducation est principalement concernée par le caractère moral des citoyens. Elle a pour but de prévenir l'extinction des parties les plus nobles du caractère humain chez la grande majorité du peuple. En d'autres termes, elle vise à offrir aux travailleurs les conditions et les circonstances dans lesquelles leurs « vertus sociales, intellectuelles et martiales » sont maintenues en vie. Une fois de plus nous faisons le lien avec la théorie éthique développée dans la *TSM*. Si bien que nous ajoutons à la perspective de Griswold et Winch que la description par Smith du contenu de

[46] Idée qu'il puise une nouvelle fois chez les républiques antiques de Grèce et de Rome (*WN,V.i.f.42,* trad p.872*).*

l'éducation prend sens une fois qu'elle est vue à la lumière des quatre vertus cardinales et du sens du devoir.

La connaissance et l'admiration de Smith pour les cultures grecques et romaines ne font aucun doute[47]. Il les utilise comme modèles, montrant la façon dont elles ont encouragé la pratique des vertus civiques et martiales (*WN,V.i.a.12,* trad p.795 ; *V.i.f.58,* trad p.882). Dans les républiques grecques et romaines de l'antiquité, l'esprit martial des citoyens était maintenu en encourageant, en facilitant et même en leur imposant la pratique d'exercices gymniques et militaires. Ils avaient déjà compris « que toute sorte de travail constant blesse le corps et le rendait moins apte aux exercices militaires » (*LJ(A),iv.82,* p.231)[48]. C'était là l'une des justifications de l'esclavage. A Athènes aucun homme libre n'était employé à de tels travaux manuels et répétitifs. Les « arts mécaniques » étaient exercés uniquement par des esclaves (*LJ(A),iv.69,* p.226)[49]. Les citoyens étaient encouragés à la pratique des exercices militaires en offrant à ceux qui y excellaient « de faibles bourses » et des « petites marques de distinction » (*WN,V.i.f.58,* trad p.882)[50]. Les incitations monétaires sont, dans l'esprit de Smith, des moyens efficaces pour promouvoir l'industrie. Mais le mot clé ici est « distinction ». Les hommes sont des êtres sociaux qui veulent être aimés et admirés. Le vainqueur d'une compétition olympique bénéficiait de l'admiration de ses concitoyens. Smith souhaite que ces méthodes soient utilisées dans les nations civilisées pour favoriser l'épanouissement de l'esprit martial, considéré comme lui comme pour eux comme une partie essentielle du caractère humain. C'est donc tout naturellement que Smith lui-même promeut les « bourses » et autres « marques de distinction » pour encourager la pratique des exercices gymniques et militaires. L'Etat quant à lui en tirera de grands bénéfices puisque c'est de l'esprit martial des citoyens que dépendent la sécurité et la défense de toute nation. Il doit cependant être soutenu par une armée permanente. Le débat sur la comparaison entre

---

47 Comme en témoignent de nombreux passages de ses œuvres comme (*WN,V.i.f.39-40,* trad p.870-871) et (*LRBL,ii.117,* p.138). Ce qu'il souligne et qui l'a profondément influencé est la dimension éthique de l'éducation antique. Il s'agit clairement de permettre au citoyen de cultiver les parties les plus nobles du caractère humain. Les deux composantes de l'éducation : les exercices militaires et la musique, étaient complémentaires. Les exercices militaires devaient durcir son corps et son tempérament, le rendre courageux et apte à faire la guerre. La musique avait pour finalité d'adoucir son caractère et d'humaniser son esprit pour « le disposer à remplir tous les devoirs sociaux et moraux de la vie publique et privée » (ibid).

48 Le même constat revient en (*LJ* (B),*39*,p.411) et dans la *RN :* « Dans plusieurs des anciens Etats de Grèce…les emplois des artisans et des manufacturiers étaient considérés comme nuisibles à la force et à l'agilité du corps humain, comme le rendant incapable de ces habitudes auxquelles leurs exercices militaires et gymnastiques tâchaient de le former, et par là plus ou moins inapte à endurer les fatigues et à affronter les dangers de la guerre. De telles occupations n'étaient considérées que comme propres aux esclaves, et il était interdit aux citoyens libres de l'Etat de les exercer. » (*WN,IV.ix.47,* trad p.780)

On retrouve ce constat dans la *Politique* d'Aristote (*I,11,1259a,* trad p.69).

49 Voir aussi (*WN,IV.vii.a.3,* trad p.557)

50 Voir sur le même thème (*WN,V.i.a.12,* trad p.795).

armée permanente et milice était très sensible dans l'Ecosse du XVIIIe siècle. Smith était l'un des membres fondateurs de l'*Edinburgh Poker Club*, un cercle d'intellectuels écossais dont le but était l'instauration d'une milice écossaise. De nombreux humanistes civiques tels que Ferguson, Kames et Robertson étaient également membres de ce club. Smith le quitta en 1774. Deux ans plus tard, il publiait son traité d'économie dans lequel il plaidait pour une armée permanente[51]. Ce faisant il s'attira les foudres de certains de ses amis, Ferguson[52] et Carlyle[53] en particulier. Mais a-t-il vraiment oublié ses principes républicains ? A l'instar de Montes (2004) et Winch (2009), nous pensons que non. S'il soutient une telle position c'est principalement parce qu'il pense que, contrairement à ce que disent les « hommes de principes républicains », une armée permanente n'est pas une menace pour la liberté des citoyens, sauf si « l'intérêt du général et celui des principaux officiers ne sont pas liés nécessairement au maintien de la constitution de l'Etat » (*WN,V.i.a.41,* trad p.807). Quand le commandement des forces militaires est placé entre les mains de ceux qui possèdent la plus grande part de l'autorité civile, quand « le souverain est lui-même le général, et que la haute et la petite noblesse principale du pays fournit les officiers en chef de l'armée », une armée permanente « ne peut jamais être dangereuse pour la liberté » (ibid). La même justification que celle des républicains, à savoir la préservation de la liberté des citoyens, est donc utilisée par Smith pour soutenir une opinion opposée : l'établissement d'une armée régulière plutôt qu'une milice[54]. Notons pour finir sur ce point que la fondation d'une armée permanente est vue par Smith comme une conséquence nécessaire du progrès économique[55]. Ce n'est pas pour autant qu'il faut considérer que la position smithienne en matière d'éducation est fondée uniquement sur l'utilité que le gouvernement peut espérer en obtenir. Comme réponse à la corruption, l'éducation vise principalement l'excellence du caractère des individus. Et justement l'esprit martial est « l'un des traits les plus essentiels du caractère d'un homme »

---

[51] « Cependant, de quelque manière qu'une milice puisse être disciplinée ou exercée, elle doit toujours être très inférieure à une armée permanente bien disciplinée et bien exercée » (*WN,V.i.a.23,* trad p.799).

« Une armée permanente bien disciplinée est supérieure à toute milice…Ce n'est donc que par le moyen d'une armée régulière que la civilisation d'un pays peut être perpétuée, voire conservée pendant longtemps » (*WN,V.i.a.39,* trad p.806).

[52] Ferguson envoya à Smith une missive dans laquelle il manifeste son admiration pour l'ouvrage de Smith, à l'exception de sa position sur cette question (*Corresp,* p.193-194).

[53] Voir Montes (2004, p.64) sur le pamphlet publié anonymement par Carlyle à l'encontre de Smith.

[54] Montes (2004, p.69) et Winch (1978 ; 2009, p.177) ont noté également que bien qu'il plaide pour une armée permanente Smith utilise toujours le cadre conceptuel de l'humanisme civique.

[55] L'établissement d'une milice est rendu impossible par « le progrès des manufactures » et « l'amélioration dans l'art de la guerre » (*WN,V.i.a.8,* trad p.793). Les individus ne peuvent plus et ne veulent plus délaisser leur activité productive le temps d'aller sur le champ de bataille sans être rémunérés. Tandis que dans le même temps les progrès techniques et scientifiques s'appliquent à la guerre avec notamment l'apparition des armes à feu qui réduisent l'importance de la force et de l'agilité physique *(WN,V.i.a.21,* trad p.798). Etre soldat devient un métier à part entière. Ce qui ne signifie pas qu'il faille pour autant abandonner la culture de l'esprit martial, trait de caractère de grande noblesse. L'argument éthique prend le pas sur l'argument utilitaire.

(*WN,V.i.f.60,* trad p.883), ce qui montre bien l'attachement de Smith aux principes républicains. C'est une condition suffisante aux yeux de Smith pour requérir l'intervention du gouvernement. Il établit un constat similaire eu égard à l'ignorance et à la stupidité des gens du peuple. Ainsi « un homme sans l'usage convenable des facultés intellectuelles d'un être humain est, s'il est possible, plus méprisable que même un lâche, et semble être mutilé et déformé dans un trait encore plus essentiel du caractère de la nature humaine » (*WN,V.i.f.61,* trad p.884). C'est pourquoi, même si l'Etat n'en tirait aucun avantage, « il devrait toujours veiller à ce qu'ils ne soient pas totalement incultes » (ibid). C'est bien une problématique éthique qui sous-tend l'analyse smithienne de l'éducation.

3.C. Education, Vertus et Sympathie

Nous pouvons aisément imaginer les bénéfices économiques tirés de l'éducation. A l'école, les individus utiliseront leur imagination et leur entendement. Etant instruits, en outre, en sciences qui leur seront utiles, telles que la géométrie et la mécanique, leur capacité d'invention sera maintenue en vie. Ils pourront alors participer au processus d'innovation, ceci entrainant des gains de productivité. Les travailleurs verront leur condition s'améliorer car la richesse de la nation augmentera. Peut-être pourront ils acheter des connaissances (*ED,* p.574) et améliorer leur intelligence en s'ouvrant aux « sciences les plus sublimes » pour compenser les effets abêtissants de leur activité répétitive et uniforme. La prudence sera encouragée en raison de l'amélioration de leur entendement. Mais pour Smith l'éducation n'a pas pour but premier de préparer les individus au marché du travail[56]. Elle doit plutôt former des citoyens libres.

Le caractère moral de l'éducation tient au fait qu'il s'agit d'un espace important de socialisation, d'apprentissage des règles de moralité de la société donc du sens du devoir (*TMS,III.5.1,* trad p.230). Elle permet une amélioration de la faculté de sympathie, comme le soutient Cohen (1989, p.69), conséquemment à la multiplication des interactions sociales avec des individus aux caractères différents qu'elle oblige à avoir. L'école est de ce fait le premier lieu où les individus apprennent à cultiver la vertu de maitrise de soi. Les parents sont naturellement protecteurs et partiaux. L'enfant en bas âge obtient sans difficulté leur sympathie, sans avoir à modérer ses passions. Mais quand il arrive à l'école, il comprend très vite que s'il souhaite que ses compagnons partagent ses passions il se doit d'en restreindre

[56] Comme le souligne Rotschild (1995) l'éducation pour Smith vise la qualité de vie et non la productivité.

l'expression. Il entre alors « dans la grande école de la maitrise de soi » et apprend à être de plus en plus maître de lui-même (*TMS,III.3.22,* trad p.208). Nous avons souligné précédemment le rôle dévolu aux exercices militaires dans la culture de l'esprit martial et l'honneur qu'il procure à ceux qui y excellent. Mais nous avons aussi mis en exergue le lien inextricable entre l'esprit martial et la maitrise de soi. Cultiver l'esprit martial c'est également cultiver la maitrise de soi face au danger et à la mort. L'homme courageux sera en outre le premier à se défendre face aux injustices qui pourraient lui être faites. La justice peut être préservée là où l'éducation n'est pas négligée. Smith cite l'exemple de l'Angleterre où un enfant dès l'âge de six ou sept ans « peut gagner de trois à six pence par jour » (*LJ(B),330,*p.540). Comme nous l'avons vu, la pauvreté des parents fait qu'ils « trouvent préférables de les envoyer tôt au travail » (ibid). Le résultat est simple : leur éducation est laissée de côté et Smith pense qu'il s'agit là « d'un de leurs plus grand malheurs » (ibid). Car, étant incapables de lire, écrire et compter, « ils n'ont pas d'idées de la façon dont ils peuvent se divertir » et finissent dans la débauche et l'alcoolisme. Ceci aboutit, comme nous le notions plus tôt, au rejet de l'autorité parentale. Quand Smith écrit que l'éducation « leur est d'un immense secours », il a en tête que cela les rendra plus respectueux des coutumes et des lois (ibid), c'est-à-dire plus enclins à agir selon le sens du devoir. Un bon citoyen est celui qui respecte les règles de justice. Mais c'est plus que cela.

Smith met l'emphase sur les bienfaits politiques de l'instruction. Parmi ceux-ci on compte la stabilité du gouvernement et le fonctionnement approprié de la représentativité. Il ajoute qu' « un peuple instruit et intelligent est toujours plus convenable et discipliné qu'un peuple ignorant et stupide » (*WN,V.i.f.61,* trad p.884). C'est un élément de plus selon nous pour penser que l'éducation est favorable au sens du devoir et à la vertu de justice. Il y a pareillement un effet favorable de l'éducation sur la bienfaisance sous le voile de l'esprit civique. Dans les peuples instruits, les individus connaissent leur intérêt réel et sont capables de se former une idée de l'intérêt général[57]. Ils peuvent faire des choix politiques libres car ils sont « plus capables de ne pas se laisser abuser par les plaintes intéressées de la faction et de la sédition » et de ce fait « moins enclins à s'égarer dans une opposition injustifiée et inutile aux mesures du gouvernement » (ibid). Et puisque Smith considère par ailleurs que les factions sont l'une des plus importantes sources de corruption des sentiments moraux parce

[57] Nous sommes sur ce point en parfait accord avec Haakonssen (2009, p.160) selon lequel l'éducation est un moyen pour Smith de permettre aux travailleurs d'acquérir une connaissance minimale de leur intérêt et de son lien avec l'intérêt général.

qu'elles nous dévient de la poursuite de l'intérêt général[58], ceci montre bien la dimension morale, ou anti-corruptrice, qu'il prête à l'éducation. En ouvrant la possibilité d'une représentation de l'intérêt national, l'éducation des gens du peuple peut être vue comme une première étape vers une meilleure représentativité politique des classes travailleuses (Winch, 1978 ; Robertson, 1983). Elle permettrait, en outre, de diminuer d'autant l'influence pernicieuse des propriétaires du capital sur les législateurs que Smith n'a de cesse de dénoncer. L'instruction donne aux hommes un sentiment de dignité et de respectabilité individuelle qui les dispose à se sentir « plus susceptibles d'obtenir le respect de leurs supérieurs légaux, et donc plus disposés à respecter ceux-ci » (ibid). Tout ceci est favorable à la paix et à l'ordre de la société. Quand on sait que dans les pays libres « la sécurité du gouvernement dépend beaucoup du jugement favorable que peut former le peuple de sa conduite » il est fondamental « qu'il ne fut pas enclin à la juger sans réfléchir ou par caprice » (ibid). Un bon citoyen est aussi et surtout un citoyen libre dans ses jugements et ses choix politiques.

Arrivés au terme de cette étude, nous pouvons en résumer les principales conclusions. Dans un premier temps nous avons essayé de montrer que pour comprendre les analyses smithiennes des effets délétères de la division du travail sur le corps et l'esprit des hommes il était primordial de repartir de la problématique républicaine de la corruption comme perte des parties les plus nobles du caractère humain. Mais Smith ne fait pas que reprendre les plaintes des humanistes civiques sur la disparition des vertus civiques. Il les réintègre à sa propre théorie éthique qui définit l'excellence humaine à travers les vertus de prudence, justice, bienfaisance et maitrise de soi, dont les vertus publiques et martiales sont un élément essentiel mais non suffisant. Ceci permet une lecture croisée de la *RN* et de la *TSM* qui apparaissent dès lors comme deux œuvres d'une profonde complémentarité. En effet, la disparition annoncée des vertus intellectuelles, sociales et martiales des travailleurs trouve un nouvel éclairage lorsqu'elles sont mises en rapport avec la prudence, la bienfaisance et la maitrise de soi. La critique smithienne va même encore plus loin et se révèle alors d'une portée et d'une richesse mésestimées. Ce n'est pas seulement la vie éthique de l'homme qui est remise en cause. C'est aussi sa vie sociale et morale par l'atteinte faite au fondement de l'humanité : la capacité à sympathiser avec les autres. Enfin, l'ascendance républicaine du concept smithien de corruption autorise à repenser son

[58] « Parmi tous les corrupteurs des sentiments moraux, les factions et le fanatisme ont toujours été de loin les plus importants » (*TMS,III.3.43,* trad p.221).

plaidoyer pour l'éducation publique en faisant apparaître que ses fondements sont éthiques et moraux, plutôt qu'économiques. Contrairement à ce qu'affirme Cohen (1989), pour Smith l'éducation vise à former de bons citoyens.

Bibliographie :

.Baron Hans [1966], *The Crisis of the Early Renaissance,* Princeton: Princeton University Press.

.Biziou Michael [2003], *Adam Smith et l'origine du libéralisme*, Paris : PUF.

.Cohen Edward [1989], « Justice and Political Economy in Commercial Society : Adam Smith's Science of a Legislator », *The Journal of Politics*, vol 51 n°1, p.50-72.

.Cropsey Joseph [1957], *Polity and Economy : An interpretation of the principles of Adam Smith,* The Hague: Martinus Nijhoff.

.Dellemotte Jean & Walraevens Benoît [2010], « Conditions d'acceptation et de reproduction du salariat chez Smith », dans *Regards croisés sur le travail : histoire et théories,* Orleans : Presses universitaires d'Orleans.

.Drosos Dionysios [1996], « Adam Smith and Karl Marx: Alienation in Market Society », *History of Economic Ideas* IV (1-2), p.325-351.

.Fiori Stefano [2005], « Individual and self interest in Adam Smith's Wealth of Nations », *Cahiers d'économie politique* n ° 49, p.19-31.

.Fleishacker Samuel [2004], *Adam Smith's Wealth of Nations, a philosophical companion,* Princeton: Princeton University Press.

.Fitzgibbons Athol [1995], *Adam Smith's system of Liberty, Wealth and Virtue,* Oxford: Clarendon Press.

.Forbes Duncan [1975], *Sceptical Whiggism, Commerce and Liberty,* in Skinner & Wilson *Essays on Adam Smith,* Clarendon Press, Oxford.

.Force Pierre [2003], *Self-Interest before Adam Smith. A genealogy of economic science,* Cambridge: Cambridge University Press.

.Griswold Charles [1999], *Adam Smith and the Virtues of Enlightenment,* Cambridge: Cambridge University Press.

.Haakonssen Knud [2009], « Adam Smith et la société civile », dans *Adam Smith Philosophe*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.

.Hamowy Ronald [1968], « Adam Smith, Adam Ferguson, and the division of labour », *Economica New Series* vol 35 n° 139, p.249-259.

.Hanley Ryan [2009], *Adam Smith and the Character of Virtue,* Cambridge: Cambridge University Press.

.Harpham Edward [1984], « Liberalism, Civic Humanism and the Case of Adam Smith », *The American Political Science Review*, vol 78 n° 3, p.764-774.

.Heilbronner Robert [1973], « The Paradox of Progress: Decline and Decay in the Wealth of Nations ». *Journal of the History of Ideas*, vol 34 n° 2, p.243-262.

.Hill Lisa [2006], « Adam Smith on the Theme of Corruption », *Review of social politics* 68 (4), p.636-662.

.Hill Lisa [2007], « Adam Smith, Adam Ferguson and Karl Marx on the division of labour », *Journal of Classical Sociology*, 7 (3), p.339-366.

.Hirschmann Albert (1977[2005]), *Les Passions et les Intérêts,* Paris : PUF Quadrige.

.Hont Istvan & Ignatieff Michael [1983], « Needs And Justice in the Wealth of Nations : an introductory essay », dans *Wealth and Virtue, The Shaping of Political Economy in the Scottish Enlightenment*, Cambridge: Cambridge University Press.

.Hyard Alexandra [2003], Adam Smith et le Républicanisme, *E-Rea*, 1.2.

.Keppler Jan-Horst [2008], *L'économie des passions selon Adam Smith,* Paris : Kimé.

.Lamb Robert [1973], Adam Smith's concept of alienation, *Oxford Economic Papers New Series* vol 25 n° 2, p.275-285.

.Montes Leonidas [2004], *Adam Smith in Context: a critical reassessment of some central components of his thought,* Palgrave Macmillan.

.Muller Jerry [1995], *Adam Smith in his time and ours,* Princeton: Princeton University Press.

.Nieli Russell [1986], « Spheres of Intimacy and the Adam Smith Problem », *Journal of the History of Ideas* vol 47 n° 4, p.611-624.

.Otteson James [2002], « Adam Smith's First Market: the Development of Language », *History of Philosophy Quarterly* 19 (1), p.65-86.

.Pack Spencer [1991], *Capitalism as a moral system. Adam Smith's critique of the free market economy*, Gower House, Edward Elgar Publishing Limited.

.Pack Spencer [2000], « The Rousseau-Smith connection: towards an understanding of Professor West's "Splenetic Smith" », *History of Economic Ideas* VIII (2), p.35-62.

.Peaucelle Jean Louis [2006], « Adam Smith's use of multiple references for his pin making example », *European Journal of The History of Economic thought*, 13:4, p.480-512.

.Phillipson Nicholas [1983], « Adam Smith as Civic Moralist », dans *Wealth and Virtue, The Shaping of Political Economy in the Scottish Enlightenment*, Cambridge: Cambridge University Press.

.Raphael David Daiches & Macfie A.L [1974], *Introduction to the TMS,* Glasgow Edition of the Works and Correspondence of Adam Smith, Liberty Fund 1982.

.Raphael David Daiches [2007], *The Impartial Spectator. Adam Smith's moral philosophy,* Oxford: Oxford University Press.

.Robertson John [1983], « The Scottish Enlightenment and the limits of the civic tradition », dans *Wealth and Virtue, The shaping of political economy in the Scottish Enlightenment*, Cambridge: Cambridge University Press.

.Rosenberg Nathan [1965], « Adam Smith on the division of labour: two views or one? », *Economica* 33 (feb), p.127-139.

.Shaver Robert [2006], « Virtues, Utility and Rules », in *The Cambridge Companion to Adam Smith*, Cambridge: Cambridge University Press.

.Smith Adam [1759-1790a], *Théorie des Sentiments Moraux*, traduction de M. Biziou, C. Gautier & J.-F. Pradeau, Paris : Presses Universitaires de France, 1999.

— [1759-1790b], *The Theory of Moral Sentiments*, Oxford: Oxford University Press, 1976.

— [1776a], *Recherche sur la nature et les causes de la richesse des nations*, trad. P.Taieb, Paris: PUF 1995.

— [1776b], *An Inquiry into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*, Oxford: Oxford University Press, 1976.

— [1795], *Essays on philosophical subjects* (*EPS*), Oxford: Oxford University Press, 1980.

— [1978], *Lectures on jurisprudence* (*LJ*), Oxford: Oxford University Press, 1978.

— [1983], *Lectures on rhetoric and belles lettres*, Oxford: Oxford University Press.

__ [1987], *Correspondence of Adam Smith*, Oxford: Oxford University Press.

.Spector Céline [1998], « L'Esprit des Lois de Montesquieu. Entre libéralisme et humanisme civique », *Revue Montesquieu*, n°2, p.139-160.

.Spitz Jean-Fabien [1997], *Préface* à la traduction française de l'ouvrage de J.Pocock: *Le Moment Machiavélien*, Paris : PUF.

.Vivenza Gloria [2001], *Adam Smith and the Classics. The Classical Heritage in Adam Smith's Thought,* Oxford: Oxford University Press.

.Waszek Norbert [1984], « Two concepts of Morality: A distinction of Adam Smith's Ethics and its Stoic Origin », *Journal of the History of Ideas* vol 45 n° 4, p..

.West Edwin [1964], « Adam Smith's two views on the division of labour », *Economica New Series* vol 31 n° 121, p.23-32.
.West Edwin [1969], « The political economy of alienation, Karl Marx and Adam Smith », *Oxford Economic Papers* vol 21 n° 1, p.1-23.
.West Edwin [1975], « Adam Smith and Alienation: a rejoinder », *Oxford Economic Papers*, vol 27 n°2, p.295-301.
.West Edwin [1996], « Adam Smith on the Cultural Effects of Specialization: Splenetic versus Economics », *History of Political Economy* 28:1, p.83-105.
.Winch Donald [1978], *Adam Smith's politics. An essay in historiographic revision*, Cambridge: Cambridge University Press.
.Winch Donald [1996], *Riches and Poverty: An Intellectual History of Political Economy in Britain, 1750-1834*, Princeton: Princeton University Press.
.Winch Donald [2009], « Société civile et Etat chez Adam Smith », dans *Adam Smith Philosophe*, Rennes : Presses Universitaires de Rennes.